

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

SAMEDI 21 MAI 1913.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Oplicien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae. and Fahrenheit Centigrade. Rows show temperatures for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., and 6 p. m.

LA LANGUE FRANÇAISE

"Un homme qui parle deux langues vaut deux hommes," a-t-on coutume de dire. Avec quelle facilité un Louisianais d'origine Française peut se payer le luxe de valoir deux hommes!

Il est certain qu'aujourd'hui plus que jamais, les Américains les plus distingués n'hésitent pas à faire des sacrifices sérieux pour obtenir, soit pour eux, soit pour leurs enfants, la connaissance du français. Et en cela ils font preuve de beaucoup d'intelligence, la langue de l'esprit, de la culture et de la distinction. En ces jours de fréquents et rapides voyages, où le problème de la traversée de l'Atlantique est pressenti à sa plus simple expression, la connaissance de la langue française, est un appoint considérable pour tout citoyen de ce pays qui fait son tour d'Europe. Il y goûte des jouissances inouïes, alors que l'ignorance de cette langue ferait vite dégénérer en fardeau le voyage même, le plus confortablement accompli. Là où un millionnaire s'ennuierait à cont piastres l'heure, s'il a négligé d'apprendre notre langue, le plus modeste des étudiants qui sait le français peut goûter, à Paris, et dans presque tous les centres intellectuels de l'Europe, les joies les plus exquis de l'esprit.

Même au simple point de vue des affaires, l'industriel ou le négociant américain qui voyage en Europe sans savoir le français, ne pourra jamais s'instruire ni profiter des progrès de ses confrères Européens; il ne pourra, non plus, intéresser personne de ces derniers aux questions d'échange commerciale si importantes pour ce pays, qu'en se servant d'un interprète. Et celui-ci ne pourra jamais expliquer sa pensée, comme le négociant américain le ferait lui-même.

Qu'on veuille bien songer à cela! Le monde n'est plus cet univers à compartiments étanches d'il y a trois siècles. La vapeur et l'électricité ont abaissé la distance partout. Les échanges sont quotidiens aujourd'hui, entre l'ancien et le nouveau monde. On rencontre maintenant à New York autant de Français que dans maintes villes provinciales de France. Et l'homme d'affaires américain qui peut s'adresser à ces Français dans leur langue, a, quatre vingt dix neuf chances sur cent d'attraper leur clientèle.

Prenez maintenant la Nouvelle-Angleterre. Il y a là à Boston, à Providence, à Fall River à Lewiston, etc., 1,200,000 Canadiens Français, dont un grand nombre parlent encore habituellement le français.

Et que dire maintenant de la Louisiane, où des milliers parlent encore au foyer, la langue des aïeux. Combien des fois n'ai-je pas entendu dans les magasins de la Nouvelle-Orléans, cette question posée aux employés: "Parlez-vous Français?" Et que faudrait-il dire, si nous en venions à parler de la campagne louisianaise, dont certains districts entendent résonner encore si souvent la douce langue des fondateurs du pays!

Et les deux millions et demi de Français du Canada, avec leurs écoles françaises, leurs parlements français ou bilingues, et leurs centaines de journaux français!

Mais ce serait puéril de prétendre que la connaissance du français est inutile, dans l'Amérique du Nord, même au simple point de vue des affaires. C'est pour cela qu'à l'Abelle nous avons conscience de faire une œuvre immensément utile pour nos compatriotes en travaillant à garder bien vivante ici la belle langue de nos pères. Nous sommes sûrs, en ce faisant, de contribuer selon nos modestes ressources, à les rendre plus aptes à soutenir les batailles de la vie.

"Un homme qui sait deux langues vaut deux hommes," et en Louisiane plus que partout ailleurs aux Etats-Unis, si l'on excepte la Nouvelle-Angleterre.

Mais "l'Abelle" vise plus haut encore, comme on le disait l'autre jour. Elle veut garder intact le patrimoine des ancêtres, Américains d'origine Française, les Louisianais considèrent comme un titre de gloire de continuer ici les nobles et chevaleresques traditions des de La Salle, des Bien-ville et des Vaudreuil. Et c'est par la foi et par la langue que l'histoire nous rattache à ces grands morts, et cette langue est, riche de long siècles de gloire, de beauté morale et de force intellectuelle. Nous voulons encore une fois, garder intact, avec le souvenir de la France, ce trésor de civilisation supérieure qu'est la langue française.

Ce que tant l'Américain cherche à acquérir, aujourd'hui, aux prix de sacrifices considérables, nous l'avons reçu, nous, de nos mères. Et nous serions prêts à l'abandonner?

HENRI LEFRANC.

Les Ferry-Boats de Dieppe-Newhaven

Il y a déjà longtemps qu'on se préoccupe d'établir une liaison directe, par rail, entre la France et l'Angleterre, de façon qu'un voyageur qui monte dans le train à Paris puisse descendre de son wagon à Londres même.

On a proposé, dans ce but, un tunnel sous la Manche et un pont gigantesque par-dessus le détroit du Pas de Calais. Les études les plus sérieuses ont été poursuivies; le tunnel, qui paraît plus pratique, a même reçu un commencement d'exécution; l'admirable projet dressé à ce sujet par M. Albert Sartraux, l'éminent ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, ne laisse aucun doute sur la possibilité de réaliser ce passage souterrain.

On sait aussi que, malgré la sûreté et la perfection technique des projets d'exécution, rien n'a pu vaincre jusqu'à présent la résistance des Anglais, partisans, en majorité, du maintien de leur "splendide isolement" insulaire.

Mais il existe un autre moyen de réaliser la jonction "par rail" de deux terres séparées par une large étendue d'eau, — lac ou bras de mer, — toutes les fois qu'il n'est pas possible, pour une raison quelconque, d'effectuer cette jonction au moyen d'un viaduc ou d'un tunnel. Ce moyen n'est pas nouveau, il est en quelque sorte classique; il a été employé avec succès dans maintes circonstances, tant en Europe qu'en Amérique et même en Asie. Il en existe autour de nous de nombreux exemples; ce moyen, c'est le "Ferry-boat".

Tout le monde sait qu'on désigne ainsi un service de transport des trains de chemins de fer, à travers un lac ou un bras de mer, à l'aide de bateaux spécialement aménagés, et sur lesquels les trains passent des rails du chemin de fer aux rails du bateau, et vice versa, sur chacune des deux rives, par le jeu de dispositifs spéciaux et avec la plus grande facilité.

C'est bien là la solution du transport des trains, sans encombre, la plus simple et la moins coûteuse.

C'est celle que nous voyons appliquée aux Etats-Unis pour la traversée du lac Michigan sur 96 et 141 kilomètres, afin d'éviter un long détour, et, pour la mémoire, sur la ligne directe du Transsibérien, à travers le lac Baikal. Egalement à l'entrée de la baie de Chesapeake, c'est-à-dire en pleine mer, du cap Saint-Charles à Norfolk, sur une distance d'environ 50 kilomètres.

Plus près de nous, c'est grâce aux "Ferry-boats", reliant entre elles les îles danoises et celles-ci à la terre allemande, que quatre trains directs circulent chaque jour entre Berlin et Copenhague.

De même, Berlin et Hambourg sont aujourd'hui reliés directement par rail avec Stockholm, grâce au "Ferry-boat" qui traverse la Baltique, entre Sassnitz et Trelleborg, sur une distance de 87 kilomètres!

D'autres exemples seraient à citer, notamment le "Ferry-boat" du détroit de Messine, grâce auquel on peut aller, sans changer de voiture, de Paris en Sicile.

Il paraît vraiment surprenant quand on regarde de tant d'applications pratiques il n'existe pas depuis longtemps déjà un semblable système de communication directe entre les rivages de France et d'Angleterre!

Le "Ferry-boat" résoudrait admirablement cette jonction entre les deux pays, même sans préjudice des autres moyens, tels que le tunnel; car, le jour où celui-ci serait enfin exécuté, les deux systèmes pourraient fonctionner simultanément pour satisfaire à l'augmentation incessante du trafic.

Dans tous les cas, le "Ferry-boat" fait tomber toutes les ob-

jections d'ordre politique ou économique élevées, de l'autre côté du détroit, contre la construction du tunnel.

Aussi malgré quelques observations de détail, faciles à satisfaire, le projet d'établissement d'un service de "Ferry-boat" entre la France et l'Angleterre n'a-t-il rencontré aucune opposition sérieuse.

Il y a une dizaine d'années qu'une société spéciale, l'International Railway Company, s'occupe d'en assurer la réalisation.

On avait pensé d'abord, tout naturellement, à effectuer la jonction par "Ferry-boats" entre les deux ports les plus rapprochés du détroit, Calais et Douvres. Des objections injustifiées de la compagnie anglaise du chemin de fer aboutissant à Douvres ont entravé jusqu'ici l'exécution du projet.

Sans attendre davantage, et se basant sur les excellents résultats obtenus par le "Ferry-boat" germano-suédois, dont le parcours excède 80 kilomètres, les promoteurs ont décidé l'établissement d'un premier service à travers la Manche, reliant Dieppe et Newhaven, distants de 107 kilomètres. C'est une entreprise hardie, mais nullement impraticable; les administrations des chemins de fer de l'Etat français et du London-Brighton l'ont accueillie très favorablement; les plus hautes personnalités techniques et politiques en France et en Angleterre lui donnent leur appui.

Enfin, tout récemment, le dimanche 28 avril, dans une importante réunion tenue à la chambre de commerce de Dieppe, on a applaudi une conférence des plus documentées faite par M. Bodington, ancien président de la chambre de commerce anglaise de Paris, qui a fait ressortir tous les avantages que les deux pays "d'Entente cordiale" sont appelés à retirer de l'établissement du "Ferry-boat" projeté.

D'autres orateurs ont fait entendre ensuite des paroles autorisées, entre autres M. François Deloncle, député, président du groupe parlementaire de l'Outillage national, qui a démontré que cette question des "Ferry-boats" intéressait la France tout entière au point de vue du développement de sa puissance économique, et indiquée les voies et moyens à employer pour en activer la réalisation.

Dans un prochain article nous établirons les avantages multiples à attendre du "Ferry-boat" Dieppe-Newhaven, tant pour le transport des voyageurs que pour celui des marchandises.

EN TERRE LORRAINE.

Le mois d'avril dernier l'empereur d'Allemagne, venu à Metz, a assisté à une manœuvre de guerre donnée sur le terrain même de la fameuse bataille de Rezonville qui, avec plus de confiance du général en chef de l'armée française, aurait dû se terminer par une victoire décisive des armes de la France.

Puisque la mémoire de ces grandes journées est évoquée de nouveau, il sera permis de rappeler, à titre de souvenir, une anecdote qui montre l'héroïque courage des soldats français.

Des régiments, sur qui tombait une pluie d'obus allemands, avaient reçu l'ordre de ne point bouger; c'est l'effort le plus grand, le plus terrible que l'on puisse demander à des troupes que d'exiger d'elles l'immobilité sous le feu.

Le maréchal Canrobert passa près du 2e bataillon du 70e, couché à terre; un obus tombe dans les rangs. On voit un homme en l'air, étendre les bras, gigoter et retomber; un autre se soulève et crie: "Maman! maman!" et retombe aussi.

Sergent, prenez les noms, cria un lieutenant.

Alors, un sergent se lève tranquillement, prend son calepin, y inscrit deux noms et, s'approchant de l'un des deux morts, dont les vêtements ont pris feu: — Eleignez-lui sa capote et prenez ses cartouches.

Le maréchal regarde la scène et, frappé du calme du sergent au milieu de ses hommes terrifiés, dit au lieutenant de Reymies: — Prenez son nom. — Fromentin, mon lieutenant, répondit le sergent, en prenant le port d'armes rectifié. — "Les braves gens!" disait le père de Guillaume II à Sedan.

PADUCAH-ST. LOUIS EN AEROPLANE.

Paducah, Ky., 24 mai. — L'aviateur américain, Anthony Janus, est parti d'ici dans un hydroplane, ce matin à 9 heures. Janus va tenter de parcourir sans escale la distance de 250 milles, séparant Paducah de St. Louis.

Plantes acérées, raiers, fougères, palmiers, bouquets de fleurs, décorations florales et couronnes mortuaires. Bouquets à partir de 25 sous; fleurs coupées à partir de 10 sous; plantes fleuries à partir de 5 sous. SIMON MENDOLA 927 RUE BOURBON N. O. - Orléans, Lae. Téléphone 1388 Catalogue envoyé sur demande 7mai-3m-merc-sam-dim

La Promesse

J'étais déjà assez grand, Laure était un peu moins. Nous étions très amis.

Voisine du presbytère, où j'étais venu passer une quinzaine chez mon oncle, l'abbé, j'avais tout de suite lié connaissance avec elle.

Et c'étaient des parties... Quelquefois, aussi, nous causions. — Quand tu seras plus grand, qu'est-ce que tu feras? — Je serai avocat, et toi? — Moi, déclarait Laure dévotement, je me ferai religieuse.

Et cela m'indignait, bien assez grand, ma foi, pour apprécier le charme de la fraîche et rose fillette, petite femme déjà par la grâce, et jaloux, on eût dit. Puis l'âge reprenait le dessus et les yeux.

Autour de l'église nous courions. Un jour, même, nous nous risquâmes jusqu'au seuil imposant, où la porte qui mène au clocher me tenta. — Si on y montait? proposai-je.

Par l'escalier étroit qui, en collimaçon, s'élevait dans le mur, l'un derrière l'autre, nous grimpons. De temps en temps une meurtrière s'ouvrait sur la campagne, élargie à mesure.

— Comme c'est haut! faisait Laure, qui en perdait haleine. — Enfin, nous débouchâmes dans la chambre des cloches quand brusque, je retins Laure: — Attention, sapsist!

Sur la plate-forme, en effet, un trou, large et circulaire, par où passaient les cordes, s'ouvrait à même, béant, et donnant en abîme sur le parvis d'en bas, de toute la hauteur de l'église.

Poureux, nous regardâmes le vide. — Un pas de plus, ma foi!... Et, levant la tête, nous restâmes médusés.

Dans le demi-jour, filtré sous les abat-son, accrochées à leur charpente massive, les cloches, au-dessus de nous, énormes et sommeillantes, évasaient leur gueule ronde, où le ballant d'airain pendait comme une langue lourde.

Jamais, d'en bas, nous ne les aurions imaginées si gigantesques et pesantes. Rien, me semblait-il, n'eût été capable de les mettre en branle. Par la majesté de leur masse, la solennité de leur silence, le mystère des sonorités puissantes qui y dormaient, elles nous en imposaient, avec la peur de les voir tomber, nous escamoter sous leur dôme monstrueux.

Laure avait baissé la voix: — C'est comme des personnes; elles ont leur nom, écrit sur elles, et elles ont été baptisées. Le vent aussi nous intimidait, soufflant au large et grave, et le sentiment de la hauteur, celui d'être dans le ciel, au-dessus des champs et du village.

— Redescendons, dit Laure. Mais j'avais une porte: — Viens voir, puisqu'on y est! Pourtant, l'ayant poussée, nous ne vîmes rien d'abord. — Qu'est-ce que c'est? fit Laure.

— Les combles, le grenier de l'église, si tu aimes mieux... — Voyons, dit Laure, curieuse.

Avec précaution, nous avançions et, peu à peu, dans l'obscurité que de faibles lucarnes à peine éclairaient, nous distinguâmes les murs, aux frustes maçonneries, le sol de plâtre raviné et semé de pierres détachées et la carcasse du toit sur nos têtes.

— Où sommes-nous? demanda Laure. — Au-dessus de l'église. — Tiens, des drapaux! fit-elle.

Des faisceaux de drapaux, en effet, qui servaient au voilage, étaient pour les fêtes officielles étaient remis là. — Tu ne sais pas? dis-je, amusé. Dimanche, nous reviendrons en cachette, et nous bavarderons le clocher...

Laure se mit à rire, mais tout à coup elle s'arrêta: — Oh! regarde, dit-elle. Alignées contre le mur, sur un entablement, quatre têtes nous contemplaient, quatre têtes immobiles et blafardes de fantômes, avec des yeux blancs et comme morts.

— Ben oui, des bustes en plâtre. Tiens, voilà Louis XVIII et Charles X, Louis-Philippe et l'empereur Napoléon III.

El, comprenant soudain: — Ben oui, les bustes des rois qui ornent autrefois la salle de la mairie... Alors, à chaque changement de règne ou suivant les révolutions, on les a relégués ici à mesure... pour faire place aujourd'hui à la République.

— Ah! dit Laure, un peu interrogée. — Les rois, fit Laure, en suspens.

— Ben oui, des bustes en plâtre. Tiens, voilà Louis XVIII et Charles X, Louis-Philippe et l'empereur Napoléon III.

El, comprenant soudain: — Ben oui, les bustes des rois qui ornent autrefois la salle de la mairie... Alors, à chaque changement de règne ou suivant les révolutions, on les a relégués ici à mesure... pour faire place aujourd'hui à la République.

— Ah! dit Laure, un peu interrogée. — Les rois, fit Laure, en suspens.

— Ben oui, des bustes en plâtre. Tiens, voilà Louis XVIII et Charles X, Louis-Philippe et l'empereur Napoléon III.

El, comprenant soudain: — Ben oui, les bustes des rois qui ornent autrefois la salle de la mairie... Alors, à chaque changement de règne ou suivant les révolutions, on les a relégués ici à mesure... pour faire place aujourd'hui à la République.

— Ah! dit Laure, un peu interrogée. — Les rois, fit Laure, en suspens.

— Ben oui, des bustes en plâtre. Tiens, voilà Louis XVIII et Charles X, Louis-Philippe et l'empereur Napoléon III.

bon Dieu, et qui nous fixaient de leurs yeux vides, vaguement nous gênant.

— Ils me font peur, dit Laure. — Attends, dis-je, ramassant une pierre, dans une rage d'ironie, pour lapider l'Histoire.

Mais, arrêtant mon geste sacrilège: — Oh! non, fit Laure, ne les casse pas... Viens voir plus loin, s'il y a autre chose.

Mais il n'y avait rien. Il fallait plus noir seulement et le sol, maintenant, formait donc sous nos pieds.

Nous sommes au-dessus du clocher, dis-je alors. Et ça descend ici, tiens! Même on peut s'asseoir là, invitant je d'une voix qui se troublait, il y a comme une marche.

Pourquoi s'asseoir? — Pour se reposer, pardi. Elle hésitait devant l'obscurité. Mais, ayant glissé sur la pente, je la recus dans mes bras.

— Là, reste un peu comme ça... Appuyée sur moi docilement, la tête sur mon épaule, elle ne remuait plus, en effet. Nous nous taisions, émus. Autour de nous, c'était la nuit totale et le silence.

— C'est drôle, hein, murmurai-je enfin à son oreille... Personne ne nous sait là. On est si haut, si loin, presque dans le ciel, comme si on était mort!

Un ciel où je commençais à me plaire, avec la petite Laure, si près, dont l'halène pure me caressait le visage, dont la joue, chaude encore de l'ascension, roula, douce, sous mes lèvres, dont les cheveux follets me chatouillaient le front, dont la main crispée se retenait à mon bras.

— Et c'est toi, mon petit ange, dis-je tout bas. Elle riait tout doucement. — N'est-ce pas qu'on est bien, qu'on est comme dans le ciel? — Oui, souffla-t-elle, comme étonnée elle-même.

— Qu'on serait bien comme ça, tous les deux, toute sa vie? — Oui.

— Seulement, pour ça, il te faudrait pas que tu te fasses chère sœur? — Pourquoi? — Parce que nous ne pourrions plus... tandis qu'autrement, quand nous serons plus grands, nous pourrions nous marier...

— Ah! — Alors tu ne te feras pas chère sœur? — Non. — Tu me le promets? — Oui.

— Eh bien, dis-je, tu vas t'y engager, comme pour un mariage, devant quatre témoins, les quatre bustes de rois: Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III...

— C'est ça, fit-elle en se levant. — Et plus tard nous nous marierons, devant la République! — Oui, dit-elle, amusée.

En riant nous étions revenus. Et solennellement elle promit, devant les quatre figures. Mais comme je voulais l'embrasser de nouveau, pour sceller le pacte:

— Finis donc, dit-elle, le bon Dieu qui est en bas! Elle y pensait un peu tard, plus scrupuleuse à la vérité à mesure qu'il faisait plus clair. Même, en avançant vers le jour, le charme se dissipait. Et, repassant sous les cloches:

— Tu sais, fit-elle, avec un regard de malice, c'était pour rire. — Tu te feras chère sœur? — Oui.

Alors je lui montrai le trou, rond, en abîme, sur le parvis de l'église, et, esquissant le geste: — Tu vas me repromettre ou, tu vois... je me jette en bas, je te le jure...

Elle pâlit, rien qu'à l'idée. — Eh bien, je te promets, fit-elle. Nous redescendîmes, tout sérieux.

— Avant mon départ, le jour de l'adieu, elle promit encore. Et, sa promesse, elle la tenue. Aujourd'hui elle est mariée, avec un autre... Et j'ai presque regretté, quand j'ai su...

HENRI FEVRE.

UNI IDEE ORIGINALE MAIS PRATIQUE.

Une idée originale, mais essentiellement pratique, comme il est de mode aux Etats-Unis, a germé dans le cerveau d'un des directeurs d'une des plus importantes usines de Pittsburg. Il avait constaté que ses ouvriers, et ils sont plus de 800, étaient généralement très sales, et que les assurances contre les maladies lui coûtaient fort cher.

Il eut une inspiration dont le résultat fut un succès. Il décida qu'on paierait la somme de quinze cents à des ouvriers chaque fois qu'ils prendraient un bain et qu'on leur fournirait en plus une serviette et le savon.

Plus des trois quarts des ouvriers ont avec empressement accepté cette offre rafraîchissante et c'est dans un magnifique établissement hydrothérapique construit dans l'usine que les ouvriers se livrent à de multiples ablutions. En sortant du



FRENCH DRY CLEANING.

(Nettoyage à sec Français)

Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité.

Chaque département est sous la supervision directe d'une administration expérimentée et compétente.

Téléphonez Main 3897 et nous enverrons un solliciteur directement à votre porte.

PRETTY INDEED!

New York Drying and Cleaning Co 329 Rue St-Charles

bain, on leur remet un bon de quinze cents qu'ils touchent à la fin du mois.

On estime que ce système coûtera près de quarante mille dollars par an, mais les médecins assurent que c'est l'assurance la plus économique contre les maladies.

PAS DE MENDIANTS!

Il résulte de la campagne du surintendant Patterson, contre la mendicité, dans les rues de la ville, que J. Daly et sa femme, deux pauvres misérables de la rue Baronne, ont été renvoyés chez eux à Levy, Ark., vendredi aux frais de la ville. Daly est âgé de 27 ans. Il y a quatre ans qu'il est aveugle. Sa femme qui est âgée de 23 ans, a déclaré que malgré que Daly soit aveugle, elle l'avait épousé parce qu'elle l'aimait et qu'elle avait pitié de son affliction.

M. Patterson s'occupe de tous les mendiants de la ville. Il fera poursuivre avec sévérité par la police, tous les hommes capables de travailler et se livrant à la mendicité.

QUI EST LA MYSTERIEUSE VICTIME DE L'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER DE DUNBAR?

Le Dr. L. C. Heim, coroner de la paroisse St. Tammany s'efforce de découvrir l'identité de l'homme dont le corps fut retrouvé sur la voie-près de Dunbar, Lae. Les membres avaient été séparés du tronc. La seule piste qui puisse amener l'identité de la malheureuse victime, est un reçu de la Wells et Fargo Co., trouvé dans sa poche. Ce reçu démontre qu'il expédia de Bowie, Ariz., une malle à l'adresse de William McKinley à Wylam, Ala.

La police est à la recherche de McKinley.

BLANC SERAIT-IL LE MEURTRIER DE VEILLION?

Les autorités ont essayé de faire identifier Blanc comme étant l'assassin de Louis Veillion, mais n'ont pas réussi. Le gardien de nuit Foret déclare qu'il ne reconnaît pas Blanc comme étant l'homme qui le blessa d'un coup de revolver et tua Veillion. Plusieurs personnes qui furent témoins du crime sont recherchées par les autorités et seront confrontées avec R. Blanc.

Mabel Brown, habitant au No. 327 rue N. Bassin, a été arrêtée sous l'inculpation d'avoir abrité Blanc chez elle, pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans. Le marshal Leisel a déclaré qu'il ferait arrêter toutes les personnes soupçonnées d'avoir aidé Blanc à dépister les autorités.

Le vapeur "Nor." est arrivé hier de Lafoza, Mexique avec un chargement de 956 tonnes de bois d'acajou.

Le vapeur "El Mar", commencera dans quelques jours le voyage de la Nouvelle-Orléans à la Havane. Ce beau bateau est bien équipé pour des passagers et les agents de la compagnie espèrent réaliser de belles affaires.

Le vapeur français "Guatemala" est arrivé hier d'Europe avec un complet chargement.

LOUIS C. CRESSON Fondateur en 1870 HORLOGER ET BIJOUTIER en face de l'Opéra Français No. 130 RUE BOURBON

Vente de bijoux, diamants, montres, pendules, orfèvrerie, argenteries et instruments d'optique. Achats d'or et d'argent. 20avril

VAPEURS LIGNE FRANÇAISE COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE LIGNE DIRECTE AU HAVRE, PARIS (FRANCE)

Départ de New York, tous les jeudis à 10 heures du matin.

"LA LORRAINE", 29 mai. "FRANCE (deux)", 5 juin. "LA PROVENCE", 12 juin. "LA LOIRAINNE", 19 juin. "FRANCE (deux)", 26 juin. "LA SAVOIE", 3 juillet.

Vapeur à double hélice. Vapeur à quadruple hélice. Agence générale, 19 rue Stale, N. Y.

Nouvelle-Orléans-Havre Directe S. S. ST. LAURENT, 29 mai. Passage de première classe... \$80.00 Passage d'entrepont... \$30.00

FRANK J. ORFILA, Agent Général du Sud, No. 809 rue Commune, Balise Honnen, telmar-11

FAILLIT EN MORIR. So Déclare avec Bonté. Croûte se Forma qui Démangeait et Brûlait. Il Fallait lui Attacher les Mains. Guéri par Savon et Ougent Cuticura.

Il F. D. No. 5, Lexington, Tenn. — "Mon petit garçon eut au visage, à l'âge d'un mois, cette horrible maladie. L'eczéma ne faisait qu'empirer. Le visage de sept mois, mais il fut à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément n'y avait pas de guérison elle se déclara par des boutons à l'âge de cinq mois en état mortel notre autre ment qu'il mourrait comme mort. Je crus certain pour l'empêcher de se facher ses petites mains tellement que j'avais à attacher et le brûlait pour lui. Sa figure le dément